



GRANDGIL

À livre ouvert

Fugaces ou définitives, les disparitions creusent des galeries souterraines, sèment le trouble. Dans le creux de l'oreille de ceux qui comptent, GRANDGIL soigne une pop en français à la fois lettrée et à livre ouvert, ne craignant ni l'enthousiasme ni le vague-à-l'âme. Dédiées à celles qui jouent les filles de l'air, à ceux qui se cassent la pipe ou la figure, une poignée de chansons pour délier les noeuds, retisser les liens défaits avec les fantômes, les moitiés, pour se retrouver. Parce que les absents n'ont pas toujours tort.

Pour saisir la vie dans tous ses balbutiements, ses basculements sur le bas-côté et ses accidents, il convient de choisir les accords et les sons avec précaution. Laisser venir les sensations que cela révèle et les moments, les gens, les turpitudes que cela nous évoque... La langue et les mélodies se serrent alors les coudes, se jouent des notes comme des mots, se malaxent pour décrocher du réel, le réenchanter. Pierre (guitares/chant) se souvient : *“La première chanson, À LIVRE OUVERT, est venue quelques mois après la mort de mon père, comme pour y mettre des mots autres que ceux qu'on dit aux rendez-vous manqués des condoléances. Pour mieux aller à la rencontre de la nouvelle « version » de mon père comme faisant toujours partie de mon entourage et de la façon dont j'allais devoir adapter mes relations avec lui.”*

Dire des mots et écouter/faire de la musique n'existe pas autrement que comme une rémanence, une trace, un souvenir qui donne envie d'y revenir... Pour voir si ça fait pareil ou pour reproduire ce qui nous a plu : tel passage, tel refrain, cet éclat. Chez GRANDGIL, les guitares ont une odeur, un son, une façon de se laisser jouer. Au point de fabriquer une Telecaster dont on choisit les bois - frêne pour le corps, érable torréfié pour le manche, habillée de cuir et baptisée Charlotte. Tant que la J45 de Gibson n'en prend pas ombrage...

Quand l'absence de l'autre vous plonge dans les affres de la jalousie et tout ses cinémas, *TES NUITS* laisse poindre une électro “à la Morr Music” (Lali Puna, The Notwist), sujette à l'envoûtement profond, tandis que *DÉFAITE PAR LE TRIOMPHE* déploie un western crépusculaire où Murat, au réveil, ne retrouverait pas toutes ses brebis. Pierre : *“Ces deux titres ont surgi lors de retrouvailles avec Fabrice, un ami parolier, une “seconde première rencontre” qui mit le feu aux poudres.”* GRANDGIL entretient la flamme, transporte dans ses valises une dizaine de chansons indociles, proches comme une étreinte. *MES PAS DANS TES PAS* embrasse l'empreinte de la rencontre, dessine les chemins qui restent à explorer, les noeuds à détricoter. Quand la précarité gagne du terrain sous le roulis de l'essentiel “métro-boulot-dodo” (*SOYOUZ SO USUAL*), quand l'accumulation d'objets fait tanguer leur sujet (*LA PROIE OU L'OMBRE*), GRANDGIL confesse ses troubles et ses doutes. À l'image de *PUISQUE TOUT EST FAIT*, où violoncelle et trompette viennent hurler une mélancolie baroque, décrochant le faux luxe dont on drapait les angoisses quand vient le soir.



Regarde les hommes tomber...

GRANDGIL grandit dans les années 80 aux côtés de Sting et Peter Gabriel. Durant les années 90, une jeunesse sonique zébrée de noisy-pop (The Boo Radleys, Ride, My Bloody Valentine) côtoie des disques DIY bousculant les certitudes (Baby Bird, Pavement, Diabologum). Mais ce sont la sensibilité sans pudeur de Daniel Lanois ou Tori Amos, la fragilité incandescente de Nick Drake, qui nourrissent l'audace de se lancer dans la composition. En français, la discothèque de GRANDGIL affectionne la fronde solaire d'un Mathieu Boogaerts, collectionne la sensibilité mélancolique d'Albin de la Simone, savoure le storytelling au goût sûr de Bertrand Belin. On évoquera encore du bout des lèvres les volutes et l'ombre d'un Bashung éternel.

Aujourd'hui, Pierre, Cédric, Jérôme et Stéphane ont établi leur campement à Tournai (Belgique), cité picarde et picarresque, première capitale du royaume franc (il est tombé). Depuis le berceau des anciens bassins miniers, ils extraient une poignée de diamants noirs pour chanter au plus près les vicissitudes et les doutes de l'intime, veillant toujours à laisser filtrer la lumière, même lorsqu'affleure la mélancolie. GRANDGIL vous ouvre ses portes et la vie continue. Bienvenue!

Où on s'interroge sur l'identité de Grandgil

Dans le film de Claude Autant-Lara, *La Traversée de Paris* (inspiré d'une nouvelle de Marcel Aymé), la France sous occupation découvre les heures sombres du couvre-feu et la vie difficile. Chauffeur de taxi au chômage, Marcel Martin (Bourvil) gagne sa vie en livrant des colis au marché noir. Réfugié dans un restaurant pour éviter une patrouille de police, Marcel rencontre un inconnu aux airs bourrus, venu demander du savon pour se laver les mains. Un certain Grandgil (Jean Gabin... "patibulaire mais presque"). Unis le temps d'une expédition nocturne, les compères slaloment entre les uniformes pour porter leurs valises à bon port. Enfin, réfugiés dans l'appartement de Grandgil, Martin découvre que son acolyte est un artiste-peintre d'une certaine renommée, qui ne l'a suivi que pour expérimenter ce qui peut être fait en temps d'occupation. Parmi quelques répliques célèbres, citons le "Salauds de pauvres!" proféré par Grandgil et repris par Coluche dans les années 80.

Contact : grandgil.music@gmail.com

Site : grandgil.com

GRANDGIL sur scène :

Cédric Delahaye (claviers et programmation // Stéphane Letot (batterie, seconde voix et loops) // Jérôme Thieffry (basse et synthé basse) // Pierre Surquin (chant et guitares).

Joué, enregistré, mixé et produit par Pierre à la maison, sauf le piano sur « À livre ouvert » : Cédric Delahaye ; et la trompette sur « Puisque tout est fait » : Didier Couplet. Paroles : Fabrice Delmeire / Pierre Surquin.

Mastering chez Chab à Paris.

Artwork : © Mothmeister (www.instagram.com/mothmeister)

Photo du cerf : Laurent Grenier (www.instagram.com/laurentgrenier).

À Michel, mon père, dont la disparition aura été le déclencheur de ces chansons.

© 2021 - Pierre Surquin